

## Traits picturaux dans l'espace poétique mallarméen

### Analyse d'un « Éventail »

Plutôt qu'à une exploration générale, et par là même superficielle, de l'espace poétique mallarméen considéré sous l'angle du pictural, j'ai préféré consacrer le temps qui m'était imparti à l'examen d'un seul texte, *Autre éventail*<sup>1</sup>, et à mettre en évidence le degré de figuration de son objet auquel il atteint ; ce qui devrait permettre, la partie pouvant signifier le tout, d'appréhender quelques aspects essentiels de la démarche du poète dans le domaine de la picturalité verbale.

Et, en guise de préambule, pourquoi *Autre éventail* ?

Poème-objet, *prenant*, bien avant Francis Ponge, *le parti des choses*, poème-sujet aussi puisqu'il interpelle sa « propriétaire », ce texte fait partie d'un ensemble de trois textes situés au cœur des *Poésies* et si je l'ai retenu pour une analyse plus détaillée, c'est qu'il occupe lui-même la place centrale entre deux poèmes intitulés *Éventail*, étant par ailleurs tiré, nouvel écart à l'intérieur du même, *Autre éventail*...

J'observe en outre qu'il s'inscrit comme le maillon d'une chaîne qui s'articulerait de *La dernière Mode* (1874), signe extérieur de luxe et de consommation, aux dix-huit pièces des *Vers de circonstance* (1896) en passant par l'avatar romanesque des *Contes indiens* (1893), notamment *Le Mort vivant* et *Le Portrait enchanté*.

Je souligne, enfin, que notre tryptique précède immédiatement, dans les *Poésies*, *Feuillets d'album*, nouvelle analogie de contexte formellement significative.

Parcourons à présent le poème.

D'une manière générale d'abord, il me semble qu'à l'usage conventionnel de l'éventail reposant sur un va-et-vient, de l'immobile au mobile, Mallarmé substitue et privilégie un mouvement suspendu sitôt que lancé qui produit, ou mieux, qui creuse littéralement un nouvel espace.

L'atmosphère liminaire, *O rêveuse*, fournit naturellement la première indication d'importance en ce qu'elle modifie le statut de référent de *Mademoiselle Mallarmé* pour l'inscrire pleinement dans un nouveau monde. *Plonger* implique en effet cette pénétration totale dans un univers inédit tant pour le personnage lui-même que pour l'objet dont il se sert, univers que le vers 2 s'attarde à définir à la fois comme détaché de l'ordinaire et d'accès immédiat, *pur délice sans chemin*.

Mais cette mobilité initiale, ralentie au moment même où elle s'énonce, se trouve récupérée par l'injonction des vers 3 et 4 : *Sache, par un subtil mensonge*, c'est-à-dire sois capable de détourner un oiseau de son activité la plus naturelle, *Garder mon aile dans ta main* puisque l'éventail-oiseau incarne ce paradoxe d'un déploiement possible fondé sur un point fixe. Et je

---

<sup>1</sup> Cf. *Poésies* in *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, p. 58 ; le poème date de 1884.

note en passant le spectacle très précisément offert par le vers 4, équivalent verbal ouvrant néanmoins sur un ailleurs à partir de cette figuration même...

Ces préalables posés, la deuxième strophe montre l'éventail en action et les conséquences de ceci, à savoir des modifications *dans* et *de* l'espace.

Sur un plan vertical d'abord, aux vers 5 et 6,

Une fraîcheur de crépuscule  
Te vient à chaque battement

lesquels allient sensation et luminosité, celle-ci d'autant plus imprécise et changeante que le *crépuscule* peut être du soir ou du matin.

Sur le plan horizontal ensuite, aux vers 7 et 8,

Dont le coup prisonnier recule  
L'horizon délicatement.

qui élargissent la vision, nonobstant le rappel de l'état de *prisonnier* de l'éventail.

Je soulignerai au passage la cohérence et la continuité internes propres à nos trois éventails.

Je lis en effet ceci à la strophe I, vers 2, du premier poème : *Rien qu'un battement aux cieux* et, à la strophe III, vers 1, du troisième : *À jeter le ciel en détail*.

Revenus à notre texte, constatons que l'équilibre, jusqu'ici manifesté, menace de se rompre à la troisième strophe, victime de la contradiction donnée à voir concrètement aux vers 9 et 10,

Vertige ! voici que frissonne  
L'espace comme un grand baiser

énoncée et explicitée aux vers 11 et 12 :

Qui, fou de naître pour personne,  
Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Je note ici l'exclamation du vers 9, *Vertige !*, symétrique de l'interpellation du vers 1, *O rêveuse*, mais qui en inverse significativement les phonèmes ainsi que le rejet de la variante *Vaste jeu !* (Pléiade, p. 1475), c'est-à-dire de l'horizontal puisque déjà attesté et utilisé à *l'horizon* du vers 8, une nouvelle fois au profit du vertical, signifié par ailleurs dans *vertige*, de dernier vocable favorisant la situation figurée, *frissonne*, de *l'espace*.

Autre variante non retenue, celle qui, au vers 11, remplaçait *fou de naître* par *fier de n'être*. On voit le double avantage du choix du poète qui impose l'idée d'un (re)commencement perpétuel, nouvel équivalent du paradoxe initial et qui intègre, par paronomase interposée, la non-existence à la naissance.

J'observe, enfin, le jeu habile sur les rimes en présence qui rendent compte de l'élan réprimé et en conjugué, en quelque sorte matériellement, les aspects contrastés, tirant aussi remarquablement parti de leur structure alternée : *frissonne / personne, baiser / apaiser* où s'harmonisent sonorités pleines et assourdies. Strophe centrale donc que celle-ci, « arithmétiquement » parlant, mais combien stratégique aussi sur le plan esthétique...

La strophe quatre marque d'abord un retour formel à la strophe un, *ta bouche* renvoyant à *ta main* (vers 4), donc à l'héroïne du texte. Mais, simultanément, on mesure le chemin parcouru : à la situation initiale, d'attente et d'ouverture, succède une rencontre authentique dans une rêverie enfin réalisée, faite d'émotion et de complicité, au cœur d'un lieu protégé, *paradis farouche*,

propice à l'intimité, *enseveli, au fond*, et à l'accord parfait dans l'identité de l'éventail et du tu, rendue visible par *l'unanime pli*.

Cette connivence acquise au prix d'un mouvement décisif, *se couler*, débouche sur l'immobilité, ou mieux sur l'immobilisation progressive de la cinquième et dernière strophe.

Je note que ce processus de clôture s'accomplit en deux temps, du déploiement au repliement, à travers un ultime voyage dans l'espace.

Dressé littéralement en majesté, *le sceptre-éventail* règne sur un vaste domaine, paysage suspendu entre terre et ciel : *rivages roses stagnants sur les soirs d'or*, image dont les couleurs contrastées s'amplifient jusqu'à la profusion par l'accumulation des pluriels, encore étirés par l'enjambement des vers 17/18, couleurs et lumières conjointes et suspendues, *stagnants*, mi-liquides, mi-solides.

Et toute cette richesse et toute cette ampleur évoquées de se résoudre alors à revenir dans l'ordre de l'ici-bas : *blanc mal fermé*, pour un atterrissage en douceur, serais-je tenté de dire, *que tu poses*, et une remise en place auprès d'un bijou obligé, *bracelet*, les deux éclats, les deux brillances, *blanc et feu*, désormais confondues.

Ainsi s'achève ce poème de l'éventail ou, mieux, ce poème-éventail voué à s'auto-représenter.

Il me semble, en effet, qu'au delà des analogies perceptibles avec la création poétique, soulignées par plusieurs commentateurs, le texte de Mallarmé peut se déchiffrer aussi comme miroitement de lui-même, ici par le biais picturalo-linguistique, ou comme le dit notre auteur à propos de Berthe Morisot, *poétisé par art plastique*, et que son sens profond réside dans ce « pouvoir réfléchissant », pour reprendre la formule proustienne, qui dit le peu d'importance de l'objet au regard de sa représentation et distillant, dès lors, une nouvelle visibilité du monde.

Revenant, pour finir, sur la place de notre texte dans l'économie générale des *Poésies*, je serais tenté d'y lire, outre le vœu de rencontrer *le blanc souci de notre toile* comme il est dit dans *Salut*, une application privilégiée du programme exprimé dans *Las de l'amer repos* (daté, je le rappelle, de 1864) :

Je veux [...]  
Imiter le Chinois au cœur limpide et fin  
De qui l'extase pure est de peindre la fin  
Sur ses tasses de neige à la lune ravie  
D'une bizarre fleur qui parfume sa vie.

ALBERT MINGELGRÜN

Bruxelles